

Zeitschrift: Le pays du dimanche

Herausgeber: Le pays du dimanche

Band: 2 (1907)

Heft: 82

Artikel: La Première Communion de Pierrou

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257008>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ainsi tout ce qui les entoure, et les produits d'expectoration desséchés et mêlés aux poussières de l'air constituent un danger très grave de contamination. Le Dr Roux, a montré que, pour donner sûrement la peste pneumonique au cobaye, au lapin ou au singe, il suffit de badigeonner les fosses nasales de ces animaux avec un pinceau trempé dans une culture récente de virus pestueux.

Ce mode d'infection par les voies respiratoires est sans doute très fréquent. La petite épidémie du laboratoire de Müller à Vienne, en 1898 a pris naissance sur place de cette manière. On se rappelle qu'un garçon de laboratoire, Barisch, qui soignait les animaux d'expériences, fut le premier atteint. Sans aucun doute, il s'était infecté en se touchant les narines avec les doigts imprégnés de matière virulente. Le Dr Müller diagnostiqua la maladie très tardivement, par l'examen bactériologique des crachats, puis il tomba malade et succomba à son tour. Un peu plus tard, une garde qui avait donné ses soins à Barisch mourut également. L'épidémie se borna à ces trois victimes, grâce aux mesures d'isolement et de vaccination préventive qui furent prises aussitôt.

L'homme contracte donc la maladie, comme les animaux, soit par les voies respiratoires, soit par le tube digestif, soit par l'inoculation du virus pestueux à la surface d'une excoriation de la peau ou par l'intermédiaire d'un insecte parasite. Ces faits sont scientifiquement établis, indiscutables, et ils nous montrent, de la façon la plus claire, quels sont les moyens naturels de propagation de la peste dans un foyer infecté.

(A suivre.)

La Première Communion de Pierrou

(Suite et fin.)

D'un mouvement brusque, Pierrou se retourna du côté du mur ; avec la conscience imprécise d'un mensonge, il dit :

— Personne n'a voulu s'occuper de moi.

et confiante ne s'en alarmait pas. Elle travaillerait davantage, voilà tout.

Mais les femmes protestèrent encore, trouvant que le père Berthot prenait la chose trop aisément, car enfin, si Jeannie ne trouvait déjà pas d'épouseur, elle aurait bien plus de difficultés encore à s'établir en gardant E'loï.

Qui voudrait jamais prendre, en même temps que la jeune fille, ce misérable laideron ?

A ces derniers mots, Jeannie se leva indignée.

— Je vous défends, entendez-vous, de l'appeler ainsi ! s'écria-t-elle. Il me plaît tel qu'il est et tant pis s'il n'est pas au goût de tout le monde, puisque c'est moi qui le garde. Mais, dès à présent, je veux qu'on le sache, je ne le laisserai pas insulter !

— Insulter ! riposta ironiquement celle qui venait de parler, tu plaisantes, Jeannie ! Un marmot de cet âge...

— Il grandira, répliqua-t-elle, et l'habitude se conserverait, ce qui le ferait peut-être rouvrir. Ça, je ne le veux pas, répétait-elle avec une autorité qui en imposa, car aussitôt les langues se turent, sauf cependant celle de la plus bavarde commère qui ajouta, un peu penaude :

Les mots sortaient de sa bouche, martelés.

— Veux-tu que j'm'occupe de toi ?

Un grognement seul répondit.

L'infirmier préféra le prendre pour un acquiescement ; il sortit et revint bientôt avec un alphabet.

Pierrou se retourna peu à peu, Brettau lui souriait. Le voisin de lit s'accouda au traversin, l'air railleur.

Le sauvage, loin de s'intimider, s'irrita de cette attitude.

— Ne t'avise pas de rire ! J'ai des poings !

Il dressa au dessus de la couverture ses bras musclés et bruns.

L'autre se tut ; il était peureux comme tous les braillards, et se tint coi.

L'élève était atterré ; le maître avait l'intuition de l'enseignement.

Ce qui, quelques jours plus tôt, avait semblé à Pierrou d'incompréhensibles et mystérieux signes se gravait en formes précises dans sa mémoire.

Du doigt, il suivait les lettres et les nommait à l'instructeur.

Désormais, tout le temps dont il put disposer, il le passa près du lit de Pierrou. Celui-ci demanda à garder sous son traversin la méthode de lecture ; il s'acharnait....

C'était bizarre, amusant pour ce primitif transformé soudain en esprit neuf.

Toute une poussée se produisait dans son cerveau qui, écartant les ombres, laissait entrer la lueur, et, d'instinct, sans qu'il y eût effort de raisonnement, l'âme de Pierrou se détachait de la masse de matière humaine.

La brute devenait un « être ».

Il s'attachait à celui qui, en se penchant sur son lit de malade, semblait avoir dit, comme son Maître à Lazare :

— Lève-toi ! Sors de la tombe !

De tout cela, Pierrou ne se rendait pas compte ; il en ressentait l'effet bienfaisant.

Deux ans se sont écoulés ; le sergent maître et pâle est devenu sergent-major, et le gros caporal vient de voir coudre sur sa manche un beau chevron d'or, opération qu'il a suivie de l'œil avec un intérêt palpitant et un orgueil inexprimable dans l'atelier du tailleur.

— Tu as tort de te fâcher ; à quoi que ça t'avance ? C'est pour toi qu'on parle....

Elle ne répondit pas, mais fit un mouvement d'épaules équivalant à des paroles.

Maintenant, on n'y voyait presque plus, l'air fraîchissait et le groupe de femmes allait se disperser, lorsque, tout à coup, une voix d'homme rompit le silence succédant à l'altercation de tout à l'heure.

— Bonsoir tout le monde !

On se retourna brusquement.

C'était Pierre Marssot, le maréchal-ferrant qui, rentrant chez lui en revenant de Postol, ayant entendu ce qui venait de se dire, parce qu'on ne s'était pas gêné pour parler fort, s'arrêtait sans qu'on l'eût vu venir et trouvait bon d'ajouter son mot à la conversation à peine terminée.

— Ton petit neveu va bien, Jeannie ? demanda-t-il. Vous parliez de lui, si je ne me trompe ? Il promet une belle venne, le gai-lard ! Je l'ai vu ce tantôt sans que tu t'en doutes, pendant que tu le promenais. Ce sera un solide gars et, plus tard, il te récompensera de ta bonté en travaillant pour toi. Vous verrez, gens, qu'elle deviendra heureuse et riche par lui.

Jeannie sourit, rassérérée par ces paroles auxquelles elle ne s'attendait pas.

Pierrou, lui, n'est plus « le bleu » ; il va être de la classe....

Etre de la classe ! c'est approcher de l'heure où l'on ne participe plus à la soupe de la caserne, où l'on se dévêt de l'uniforme....

En trois ans on prend des habitudes. Pierrou ne s'alarme pas de l'avenir ; il est en mesure aujourd'hui de gagner sa vie, de faire face à l'existence ; il sait — et tant d'autres placés plus haut que lui sur l'échelle sociale l'ignorent — ce que vaut l'âme d'un homme !

Brettau lui a enseigné, avec l'art de connaître les lettres et d'assembler les syllabes, celui de lire dans un livre admirable, où il n'est qu'un stion que de liberté d'égalité, de fraternité ! Seulement, l'inspiration de ce livre ne comprend pas ces trois termes comme beaucoup aujourd'hui les comprennent et surtout les appliquent, parce que lui les a pris dans leur essence divine !

Il a libéré l'homme du joug du mal, égalé le pauvre au riche, nommé son frère le malade et l'ir-sûrme !

Brettau a quitté le régiment ; il est maintenant revêtu de la soutane, déposée pendant un an pour porter la tunique...

Dans le choeur immense, d'où s'élancent vers le ciel les voûtes ogivales, il a reçu les Ordres sacrés.

Au milieu de la foule de parents et d'amis qui se dressent pour saisir l'instant où les mains imposées du pape conféreraient aux jeunes diaclés la marque indélébile du Christ et le pouvoir de transformer le pain et le vin en corps et en sang de Jésus Christ, on voyait un soldat d'infanterie qui regardait, les yeux fixes...

Il s'imaginait, le pauvre Pierrou, qu'un abîme se creusait entre lui et son ami...

L'abîme s'est vite comblé.

Aujourd'hui, dans la chapelle du Séminaire, l'abbé Brettau célèbre la Messe. Aux marches de l'autel, Pierrou s'est agenouillé ; il porte au bras gauche un brassard de soie blanche qui tranche sur la manche bleu foncé de l'uniforme...

Son ami descend vers lui le saint ciboire, à la main et dépose l'Hostie sainte sur ses lèvres...

Pierrou incline la tête qu'il avait légère-

— J'ai le temps d'attendre, répliqua-t-elle, mais ça ne fait rien ; je trimerai tant que je pourrai pour les miens et, si je meurs à la tâche, eh bien ! au moins, j'aurai fait mon devoir.

Elle dit cela si récollement que Pierre Marssot regarda presque avec admiration son doux visage, tout blanc dans l'ombre.

— Bien raisonné ! fit-il, et, pour moi, je te donne deux fois raison : d'abord, de vouloir garder ce petit qui, sans toi, serait malheureux ; ensuite, de trouver beau, malgré sa laideur, celui qui a du cœur et se conduit bien. Vrai, encore que je te connaisse de longue date pour un être raisonnable, travailleur et méritant l'estime de chacun, je ne te croyais pas tant de sens.

Aucune des femmes ne releva ces paroles, mais chacune pensa à part soi que, s'il partait ainsi, c'était que ce qu'avait dit Jeannie le relevait à ses propres yeux, car il était très laid, portant sur la moitié du visage la large cicatrice d'une brûlure.

En défendant l'enfant, il se défendait lui-même, comme, sans le vouloir sans doute, Jeannie venait de plaider sa cause en plaider celle du garçonnet. Il éprouvait une grande joie de l'avoir entendue parler ainsi, une consolation très douce qui mettait comme

ment relevée et des larmes abondantes coulent de ses yeux... Pierrou n'avait jamais pleuré...

Ce sont de belles larmes qu'il verse, non pas les stériles sanglots de la faiblesse, mais celles que versent les braves qui sentent leur impuissance à reconnaître jamais le sublime sacrifice de la Croix, les larmes de Clovis aux pieds de saint Remy, en même temps que les larmes du fils repentant qui retrouve enfin l'abri paternel !

Edmond Coz.

La portée de certaines voix

Il arrive fréquemment qu'un orateur est plongé dans l'embarras quand il doit prendre la parole dans une salle dont il ignore les qualités ou les défauts acoustiques et qu'il se demande avec anxiété quel degré d'intensité il doit donner à sa voix pour se faire entendre de tous ses auditeurs.

Le problème est en effet assez complexe. Trois qualités peuvent intervenir : la salle elle-même, les auditeurs, et l'orateur.

On sait que l'acoustique d'une salle est bonne lorsqu'il n'y a pas d'écho, et que le son de résonance a une durée suffisante pour renforcer le son qu'il a produit sans empêcher sur le son suivant ; nous savons aussi que l'oreille n'est pas également sensible à tous les sons ; reste l'influence de l'orateur.

On dit généralement que certaines voix portent mieux que d'autres. Cette assertion est elle vraie, et que signifie-t-elle exactement ?

C'est ce qu'étudie le docteur Marage. Il cherche expérimentalement, quelle énergie doivent donner à leurs voix, pour se faire entendre, des orateurs ayant des timbres de basse, de baryton ou de ténor.

Pour cela, le docteur Marage emploie un orateur artificiel : la sirène à voyelles.

Il peut ainsi mesurer facilement le volume d'air qui s'échappe et la pression. Le produit de ces deux nombres lui donnera l'énergie du son.

Les expériences ont été faites à Paris, au Trocadéro, à l'église de la Sorbonne, à l'amphithéâtre Richelieu et à l'Académie de mé-

un baume sur la blessure de son cœur où persistait, malgré lui et sans qu'il s'en rendît bien compte, le persistant regret d'être si laid, non qu'il eût la moindre velléité de coquetterie, mais parce qu'il n'osait, à cause de cette cicatrice qui le défigurait, proposer de l'épouser à aucune fille du pays, dans la crainte d'être repoussé.

Cependant, il avait quelque bien, passait avec raison pour un bon pari, étant, en outre, travailleur et rangé, et celle qui l'eût accepté aurait joliment bien fait.

III

Eloi fut aimé, choyé, dorloté avec une tendresse infinie par Jeannie, et le père Berthot lui-même se prit vite d'amitié profonde pour cet enfant qui grimpa sur ses genoux et dont la petite voix claire rompait si agréablement la monotonie de son existence d'aveugle.

Les gens du pays continuaient bien à le trouver fort laid, mais ils n'osaient plus le dire tout haut ; seulement, ils gardaient à Jeannie une rancune inavouée de leur avoir répondu si hautainement et aussi de faire fi de leurs conseils. Ils lui en voulaient de s'en être passé, d'avoir agi à sa guise et de leur tenir tête avec ce qu'ils croyaient être

decine. Dans toutes les salles, les voix de basse ont un grand désavantage, puisqu'elles doivent débiter une énergie de 7 à 18 fois plus grande que les voix de ténor.

De plus, il y a des salles dans lesquelles une voix de basse doit débiter, pour se faire entendre, une énergie 9 fois plus grande que dans d'autres. Les voix de baryton donnent des résultats intermédiaires.

On a raison de dire que certaines voix portent mieux ; cette expression signifie simplement, que certaines voix ont besoin d'un moindre effort pour se faire entendre.

M. Marage indique en terminant par quelques moyens un orateur peut acquérir les qualités qui lui manquent en augmentant sa capacité pulmonaire et la force élastique de l'air vibrant qui s'échappe des résonateurs supra-laryngiens.

Quelques conseils

Un professeur donnant des leçons pendant les vacances à un jeune homme d'une quinzaine d'années, se demande parfois s'il doit appeler son élève « Monsieur Georges » ou simplement « Georges ».

Seul avec lui, il vaut mieux dire « Georges », pour lui faire comprendre sa dépendance et l'autorité du maître.

Devant la famille, on peut dire « Monsieur Georges », s'il n'existe pas une très grande intimité dans les relations et si le maître ne peut s'attribuer une très grande autorité.

Devant les étrangers et en parlant de l'élève, soit à la famille du jeune homme, soit aux amis, il est préférable de dire « Monsieur Georges ».

Enfin, devant les domestiques, toujours « Monsieur Georges ». Ces différents cas s'appliquent aussi bien aux professeurs ecclésiastiques qu'aux professeurs laïques.

Quand on s'adresse à quelqu'un, qu'est-il mieux d'employer, la deuxième personne ou la troisième ?

En d'autres termes, vaut-il mieux dire : « Monsieur, voudriez-vous ceci ? » ou « Monsieur veut-il ceci ? » A parler à la

une sorte d'orgueil. Il en résulte d'abord une froideur entre elle et les villageois, puis, insensiblement, Jeannie ne faisant pas d'avances, parce que sans être orgueilleuse elle était fière, cette froideur s'accentua également, parce que, peu à peu, on s'abstint de la faire travailler.

— Mais qu'elle peut se passer de nos avis, se disaient entre elles les vindicatives commères, qu'elle se passe donc aussi de notre argent ! Il viendra bien un moment où elle regrettera ses grands airs et ça sera tant pis pour elle !

Et, de fait, la misère était proche pour elle et ses siens, mais Jeannie ne se plaignait jamais, et, malgré ses yeux souvent rougis, n'en continuait pas moins de sourire, cherchant à causer ses larmes sous une gaieté feinte. Elle ne pensait pas d'ailleurs à abandonner Eloi, pour qui, ainsi que pour son père, elle se privait elle-même du strict nécessaire. Oh ! non, elle ne l'abandonnerait jamais, le pauvre petit, et, quoi qu'il arrivât, elle continuerait à l'aimer et à faire sa pauvre vie d'orphelin aussi douce que possible. Mais, à la lutte quotidienne, ses forces s'épuisaient malgré la robustesse de ses vingt-deux ans et sa santé commençait à s'altérer.

troisième personne, il n'y a guère que les gens de condition. Seuls les domestiques disent : « Monsieur veut-il ?... »

Dans la bonne société, on emploie la deuxième personne : « Monsieur, voulez-vous ? » S'il arrive qu'on entende la troisième personne, ce ne peut être qu'exceptionnellement et par mégarde ou pour une raison spéciale ; mais ce n'est pas à imiter.

Quand une jeune fille reçoit une lettre, elle doit toujours la montrer à sa mère et la lui faire lire.

Mais si l'on vous remet ma chère lectrice, une lettre devant le monde, ne la décharez pas, à moins qu'on ne vous réclame une réponse pressée ; dans ce cas, il faut demander la permission de la lire.

Pour vous, Monsieur le fumeur, réservez votre pipe pour votre cabinet de travail et les endroits où vous êtes seuls avec des camarades. Devant les dames — et même si elles vous le permettent, — vous êtes obligé de vous contenter du cigare ou de la cigarette.

Ne saluez personne, et encore moins une femme, le cigare à la bouche. Ayez soin de le retirer pour causer. Actuellement, il est admis dans les cercles de prendre place à une table de jeu, la pipe à la bouche. Mais ce n'est guère bien évident.

Dans un dîner, les commérages doivent être absolument bannis. On écartera de même la politique qui est une source de discussions stériles et sans fin. Les voyages, la littérature, les arts, l'événement du jour, au besoin « la pluie et le beau temps », suffisent, pour des personnes d'esprit, à alimenter une très agréable conversation où tous pourront prendre un égal plaisir.

En règle absolue, ne donnez votre photographie que si on vous la demande. Dans ce cas, ne vous faites pas prier : car il convient, si vous résistez, que votre amie n'insiste pas.

Un homme ne manque pas à la politesse en demandant à une femme sa photographie. Celle-ci, de son côté, doit la refuser, à moins qu'il ne s'agisse d'un ami ou d'une personne de relations intimes.

Mais elle donnera une carte ordinaire qui se glisse dans un album et non une

Allait-elle, comme elle avait dit un jour, mourir à la tâche ?

Mourir ? Peut-être bien ! Jeannie la craignait parfois, non que cette idée l'effrayât pour elle-même, mais que deviendraient après elle son père et son petit neveu, l'un aveugle, l'autre si jeune encore ?

Assise près de la haute cheminée dans laquelle achevait de se consumer un maigre feu de souches, Jeannie pensait à ces choses tristes un jour d'hiver, et, malgré la mélancolie de ses pensées, fredonnait quand même pour endormir le petit Eloi couché sur ses genoux, mais un sanglot tremblait dans sa voix et, tout à coup, deux grosses larmes glissèrent sur ses joues où ne s'épanouissaient plus les roses de la santé.

IV

— Ne te dérange pas, Jeannie, ce n'est que moi... dit Pierre Marrot en entrant dans la chambre, tandis que la jeune fille étonnée relevait brusquement la tête et, en hâte, essuyait ses yeux. J'ai frappé, continua-t-il, mais tu ne m'as pas entendu ; est-ce que ton père n'est pas au logis ?

— Non, répondit-elle, je l'ai conduit, il y a quelques instants, chez le voisin, où le feu chante clair dans l'âtre. Il avait froid et,